

Bell, J. Bowyer, *Transnational Terror*, American Enterprise Institute for Policy Research, Washington, D.C., 1975.

Maureen Covell

Volume 8, numéro 4, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700824ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700824ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Covell, M. (1977). Compte rendu de [Bell, J. Bowyer, *Transnational Terror*, American Enterprise Institute for Policy Research, Washington, D.C., 1975.] *Études internationales*, 8(4), 661–662. <https://doi.org/10.7202/700824ar>

la version sanguinaire de l'annexion du Tibet, etc. Les voix nuancées ne manquent pas à Washington, telle l'opinion du rapport Conlon qui, en 1959, suggère une normalisation réaliste des rapports avec la Chine ; mais le Comité garde acquise sa majorité et l'arrivée de l'administration démocrate en 1960 n'altère pas son contrôle.

Un second domaine d'action du groupe est la scène de l'ONU où il cherche à maintenir la mise à l'écart de la Chine : résultat obtenu facilement par le veto de la délégation américaine qui applique la diplomatie d'un gouvernement lui-même gagné au préalable. Les États alliés ou dépendants suivent et le vote annuel reste sans reprise.

Le Comité rencontre pourtant des limites sérieuses à son succès, malgré la diffusion de matériel de propagande, tel le film *China-Outlaw* en 1963 ; un sondage d'opinion publique révèle l'année suivante que 25% des citoyens américains ignorent que la Chine est dirigée par une équipe révolutionnaire. Mais la limite, voire la faiblesse principe du groupe de pression reste sa rigueur obtuse. Il se saborde lui-même en 1969 quand il constate que le nouveau président républicain dont les convictions anticomunistes sont bien établies opte pour le réalisme à l'égard de la grande puissance asiatique.

C'est donc un peu l'histoire de la mentalité de la guerre froide que l'auteur présente ici. Son étude surabondamment documentée constitue un dossier fort riche ; elle aurait gagné cependant à dépasser parfois la présentation trop seulement analytique des faits et des sources.

JEAN-RENÉ CHOTARD

Département d'histoire,
Université de Sherbrooke

BELL, J. Bowyer, *Transnational Terror*, American Enterprise Institute for Policy Research, Washington, D.C., 1975.

Le prénomène du terrorisme international suscite les réactions les plus fortes et diverses chez les spectateurs de ces événements : l'horreur, la pitié envers les victimes ou l'approbation des auteurs, la crainte de sa propre sécurité. La force et la variété des réactions rendent difficile l'analyse du type en valeur dans les sciences sociales. Néanmoins, de même façon que les actes de terrorisme deviennent de plus en plus nombreux, ainsi l'étude de ces actes est une des industries de pointe du monde académique ; c'est un sujet de fort intérêt courant, et même rentable ; on trouve un marché pour des études du terrorisme chez ceux qui se sentent menacés. C'est parmi de telles études que se situe le *Transnational Terror* de J. Bowyer Bell, publié sous l'égide d'un organisme affilié au Hoover Institution : l'Institut des entreprises américaines pour la recherche politique. Le but principal de l'ouvrage est de décrire la mesure dans laquelle l'ordre international se trouve menacé par les activités des terroristes. Bien que Bell n'en précise pas la nature, l'ordre international paraît se résumer dans le maintien du *statu quo* et la garantie des conditions internes et externes qui permettront aux entreprises américaines la poursuite du commerce et des investissements internationaux.

Selon Bell, le terrorisme ne pose pas de problème, ni aux « gardiens de l'ordre » ni à ceux qui profitent de cet ordre. C'est la nature spectaculaire des actes de terrorisme et les reportages qu'en font les *media* qui ont donné lieu aux réactions exagérées. La plupart de ces actes sont des affaires internes, et ceux qui visent à attenter à l'ordre international sont aussi peu nombreux et aussi limités dans leur portée que les accidents de route. Selon Bell, ce n'est que rarement que les terroristes ont réussi, à la longue, à changer, ou même à troubler la vie internationale. Ses conseils se résument dans cette phrase : « les attaques sur l'ordre transnational... ne doivent pas être perçues comme des menaces à la vie du système, et peuvent être tolérées comme des calamités de la Nature. »

Dans ses conclusions, Bell juge probablement correctement, mais il reste de préciser la valeur de son ouvrage du point de vue académique. Bell lui-même nie qu'il soit possible de faire une étude de sciences sociales du sujet, mais il offre deux schémas classificateurs et une de tentative théorique. Les schémas décrivent les variétés de terreur : régime criminel, révolutionnaire, etc., et les réponses des divers gouvernements aux demandes faites par les terroristes. La théorie suggère que le recours à la terreur de la part d'une organisation résulte de la crainte de l'inefficacité anticipée ou de la frustration qui vient de l'inefficacité actuelle, une théorie que contesteraient les terroristes eux-mêmes, mais qui mérite une investigation plus poussée. *Transnational Terror* contient aussi des études plus détaillées de deux groupes dont Bell a publié ailleurs les histoires : le group Stern et l'Ira ; une chronique des exploits du Septembre Noir ; et un tour d'horizon des mouvements « révolutionnaires » de divers pays pour estimer la mesure dans laquelle ils peuvent être considérés comme « terroristes ».

Comme introduction préliminaire au sujet, ou comme résumé des conclusions que Bell a tirées de ses études, l'ouvrage est assez valable. Pour une étude plus poussée, il faudrait consulter soit les autres oeuvres de Bell, (*Secret Army, The Myth of the Guerrilla*), soit les études qu'il cite dans sa bibliographie.

MAUREEN COVELL

*Political Science Department
University of Victoria,
British Columbia*

FOX, A. Baker, HERO jr, A. O. et NYE, J. S. (eds.), *Canada and the United States : Transnational and Transgovernmental Relation*, Columbia University Press, New York et Londres, 1976, 443p.

Il ne semble faire aucun doute que les Américains ont perdu confiance dans la politique (ou les politiques). Le retrait sur soi-même, une nouvelle conscience la volonté de changer, sinon de comprendre, apparaissent comme les thèmes principaux des années soixante-dix. Cette recherche du « réel », du savoir signifie à la fois le refus du désordre, erreurs politiques du passé mais aussi un certain détachement de la postérité, du sens historique. À l'heure actuelle, l'impuissance d'améliorer collectivement le futur pousse à une connaissance de soi-même : sentiments, activités physiques, cuisine organique, philosophie asiatique... Ces nouvelles démarches y compris le refus de la postérité marquent la crise spirituelle de nos voisins du Sud, que certains auteurs nomment : révolution culturelle (B. Russell), le courant de l'inconscience (T. Wolfe), narcissisme collectif (J. Hougan). Comme la société n'a pas de futur, seul compte le présent. Certes, il s'agit d'un climat plus thérapeutique que religieux ; en d'autres termes, les sources traditionnelles, auxquelles on peut rattacher ce développement sont plus difficiles à dégager. À la limite il semblerait que l'on soit en présence plutôt d'une thérapeutique antireligieuse, car ce qui compte, ce sont finalement des potentialités d'être soi-même que l'on traduit par bien-être, santé, sécurité psychique enveloppée de rationalisme ou de méthodes scientifiques. Ces nouveaux objectifs sont mis en avant par les *posfreudiens* et, dans une certaine mesure, ils peuvent impliquer une tolérance plus grande à l'égard de la condition humaine. Il est essentiel de tenir compte de cette « révolution intérieure » des années soixante-dix si l'on veut comprendre le développement politique des États-Unis. Malheureusement, la gauche a ignoré ces problèmes, prisonnière dans bien des cas de sa propre droite. Pour que l'action collective soit possible il faut accorder une attention rigoureuse à la qualité de vie personnelle, à la dimension individuelle de la crise politique. Peu de politiciens sont prêts à résoudre les implications